

# L'ECHO DES CAVERNES Année 1967 N°16

Chers amis,

Notre dernier éditorial faisait état d'une diminution de l'effectif de notre jeune équipe, et reflétait l'espoir d'une reconstitution rapide. Cet espoir s'est trouvé complètement confirmé, dès le début de l'année 1966. deux jeunes plein d'allant, et un moins jeune, encore plus actif, sont venus reconstituer en quelques semaines, un petit groupe qui, rapidement entraîné, s'est lancé à plein dans l'exploration.

Bientôt aussi, nous allons voir revenir à Saint-Claude, nos trois soldats, que la vie militaire n'a pas fascinés au point de leur faire oublier les trous.

Est-ce l'effet moral des importantes découvertes archéologiques, dont vous trouverez plus loin la relation ? Ou est-ce, tout simplement une prédisposition à la recherche ? Toujours est-il que nos nouveaux inscrits manifestent un intérêt certain pour tout ce qui touche la partie scientifique trop délaissée, jusqu'à présent par la majorité des jeunes éléments. Le champ des investigations est vaste, et il y a là des "premières" à réaliser.

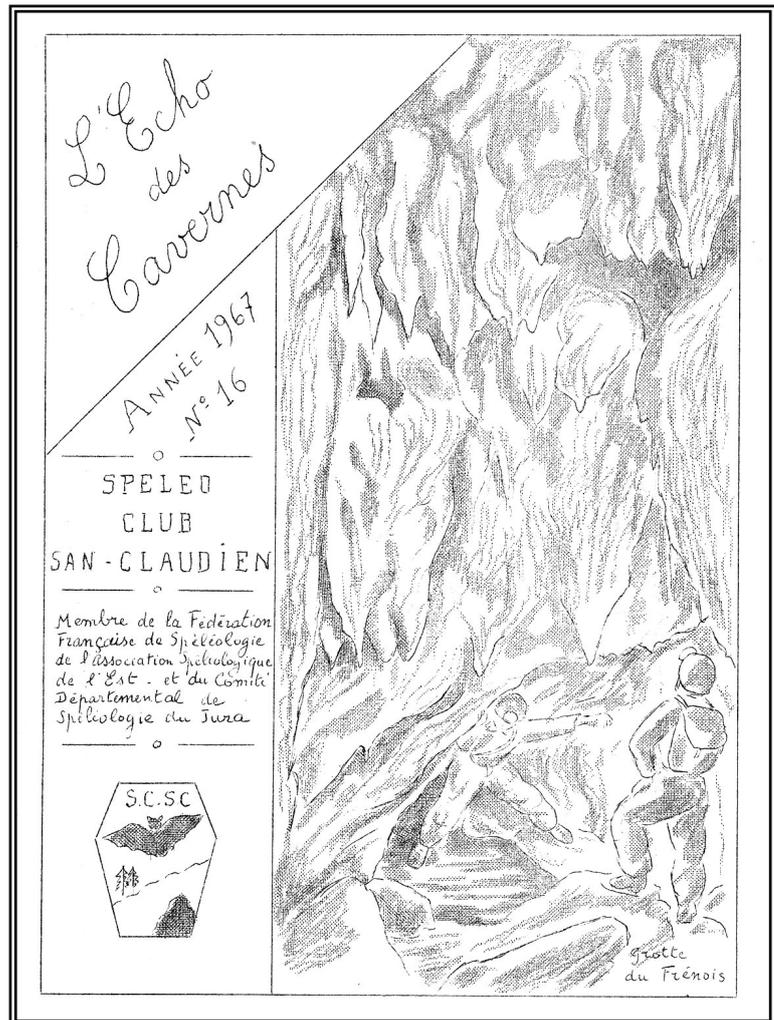
Continuant, comme depuis plusieurs années, la description spéléologique de tout un secteur, c'est dans les rochers de Très-Bayard et du cirque de Vaucluse, que ce bulletin vous invitera à suivre les spéléos.

Avec les cordiales amitiés de toute l'équipe.

## □ ACTIVITES 1966

Mauvais début d'année dans un sens, puisque l'humidité constante a interdit toute visite dans nos grands réseaux actifs, et la réalisation prévue d'un quatrième film dans la grotte des Moulins, mais fructueuse saison, quand même, puisque, reprenant de façon plus approfondie, l'exploration de nombreuses grottes sèches, nous avons pu y faire des découvertes inattendues.

Avant même la disparition de l'abondante couche de neige, notre nouvelle équipe de jeunes a visité, à son tour, les cavités du Mont-Chabot, et a découvert, dans les rochers du Marais, un nouveau trou, qu'elle a exploré, après désobstruction. Les anciens, de leur côté, trouvaient dans la paroi des Grès, trois petites cavités à courant d'air, paraissant pénétrables, après un sérieux déblaiement. Des sorties ont eu lieu, pour recherche de la faune, dans une dizaine de grottes, et les forêts d'Etival et des Crozets ont été prospectées une nouvelle fois, mais



sans grand succès. Par contre, la recherche de la préhistoire, à la surface du sol, a produit des résultats tangibles.

Comme d'usage, le Club a envoyé à la Pentecôte, une délégation au Congrès de l'Association Spéléologique de l'Est, organisé à Poligny, par nos camarades du S.C. du Jura et du G.S. du Doubs. Ce congrès où, dans une ambiance aimable et sans façons, des spéléos appartenant à une trentaine de clubs de l'Est, se retrouvent tous les ans avec des spéléos isolés venant d'autres régions de France, et des camarades allemands, suisses ou belges, fait maintenant figure de rencontre internationale, pacifique s'il en fut.

Au début de l'été, une chatière qui, depuis quinze ans, marquait l'extrémité d'une des grottes des Cernois, a enfin été forcée. Après un passage très pénible, il a été possible de parcourir une jolie diaclose, avant de rencontrer un nouveau siphon, mais le dernier mot n'est pas dit !

Quelques semaines plus tard, cette grotte a failli faire parler d'elle. Des scouts en villégiature dans la région, pourtant dûment avertis des dangers de crue, y sont entrés en pleine période de pluie, et en sont ressortis deux heures plus tard, d'extrême justesse, dans l'eau jusqu'au ventre.

Cet incident prouve l'utilité incontestable de l'Organisation Départementale de Secours Spéléos, qui a été mise sur pied cette année, précisément à l'usage d'amateurs trop entreprenants, par

Monsieur le Directeur de la Protection Civile du Jura, organisation qui n'a pas eu encore à intervenir.

Reprenant la prospection des secteurs du Frénois et de Tressus, jugés à tort épuisés depuis une dizaine d'années, nos spéléos ont parcouru les forêts et longé les falaises, à la recherche de trous, ne découvrant qu'une grotte minuscule dans les rochers du Crêt-Girod, mais, par contre, une nouvelle cavité assez importante et riche en faune dans les falaises des Célarays.

Le mauvais temps persistant n'a pas découragé notre équipe, qui s'est mise à l'abri de la pluie, dans les grottes sèches de la Cernaïse, pour plusieurs séances de désobstruction en projet depuis 1952. L'avance se poursuit lentement, dans une galerie terrestre, comblée presque jusqu'à la voûte. Elle atteint maintenant une quinzaine de mètres, de nombreux et très vieux ossements d'animaux ont été recueillis dans les déblais, et le courant d'air persistant prouve que "ça continue".

Puis, après quelques exercices de descente aux échelles dans les gouffres de la Dâne et du Montelet, nos spéléos ont repéré deux nouveaux trous en forêt d'Echallon. Le premier, le Puits de Béard, profond de 17 mètres a été aussitôt visité et topographié, mais le second, la Lésine des Cordules, est d'autre mesure. D'après les sondages, sa profondeur semble atteindre au moins 70 mètres à pic et il faudra, pour en venir à bout, une équipe nombreuse et un matériel important. La rumeur locale prétend que des Genevois et des Lyonnais ont déjà attaqué ce gouffre, il y aurait une quinzaine d'années, mais qu'ils n'auraient pas pris pied au bas du puits, alors interdit par un énorme charnier.

La rentrée nous a vus prospecter la Haute-Châine, entre le Colomby et la Grotte de la Marie du Jura, puis les environs de Lélex, où deux petites grottes ont été trouvées, en même temps qu'un remarquable gisement de chanterelles, sur les rives d'un torrent descendant de la Pralouse, enfin les contreforts de la Douveraine.

Au cours de deux séances, par moments très acrobatiques, quatre grottes ont été atteintes et visitées, toutes dans les gradins supérieurs des gigantesques parois. L'une, au moins, qui a été parcourue dans sa prime jeunesse par un torrent puissant, a un intérêt certain et sera reprise après l'hiver de même qu'une exsurgence inaccessible faute de temps et de matériel en suffisance.

Notons enfin, pour terminer l'année, la visite à Coisia, d'une cavité qui devait être géante, et qui était close irrémédiablement à

7 mètres de son porche, et une première tentative de désobstruction d'une petite grotte proche de Jeurre. Les travaux pourraient y être payants et seront poursuivis.

Cet été encore, le Club est allé présenter ses films et diapositives, en soirée, dans les communes environnantes, pour faire connaître au grand public et aux touristes, la beauté et l'intérêt de nos cavernes. Si l'assistance a été à Saint-Lupicin, des plus clairsemées, et à Belleydoux, d'une extrême jeunesse en revanche à La Pesse, le public était très nombreux. Aux Molunes, malgré l'altitude et l'isolement de la Mairie, et en dépit aussi d'un gros orage, c'est devant une salle archi comble que s'est déroulée la soirée de la Colonie de Fresne, à laquelle nous avons été invités à participer.

## □ LES CAVITES DE TRES-BAYARD ET DE VAUCLUSE

Le vaste plateau du Frénois, qui s'étend à une altitude moyenne de 900 mètres au Nord-Est de Saint-Claude, est constitué d'un synclinal de faible amplitude, dont l'axe prolonge approximativement celui de la vallée de Vacluse. Ce plateau affecte, en gros, la forme d'un trapèze, dont les sommets se situent au Crêt Pourri, au Moranti, à la Pelèze et à Haut-Crêt.

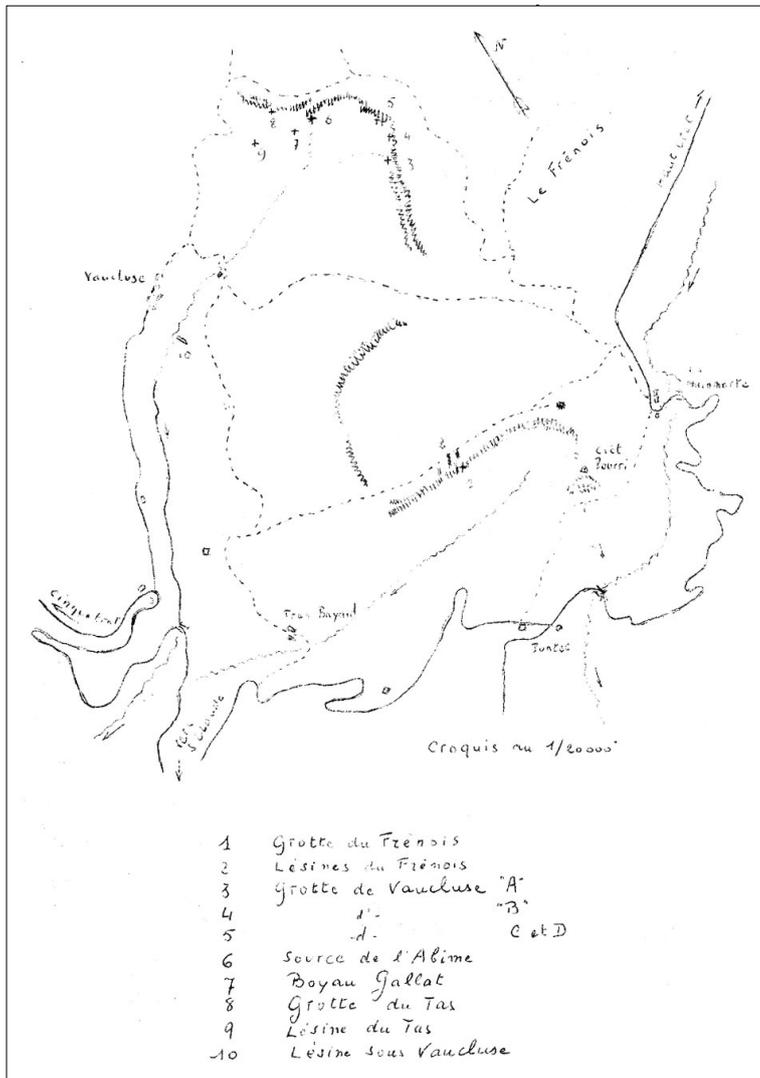
Au dessus des vallées de Vacluse et de Très-Bayard, il finit brusquement par de hauts escarpements, et des pentes raides de ces pierrailles que, dans la région, on baptise du terme très évocateur d'"égravines". Le long de la vallée de Tressus, à l'Est, le plateau s'interrompt également par une longue ligne de rochers, arrondis et moutonnés par la friction d'un ancien glacier. Les pentes Nord-Ouest, dominant la vallée de la Blénière sont beaucoup moins abruptes, et vers Haut-Crêt, aucun accident géologique notable ne vient marquer le rattachement à l'arrière plan du plateau du Frénois, qui finit là, en pentes douces.

Il est possible d'observer à sa surface et dans ses confins, plusieurs couches géologiques apparentes et bien distinctes. Tout en bas se trouve un récif corallien, affleurant en un seul endroit, dans la lande entre le Pontet et la Mainmorte, sur les rives du ruisseau de Tressus, où ses accroissements forment de curieux monticules, qui font penser à des fourmilères. Les fossiles d'ammonites et d'oursins y pullulent.

Au dessus s'étend la couche argovienne, épaisse en cet endroit de près de 200 mètres et dans laquelle alternent, en strates parallèles des marnes gris bleu, et de minces couches de calcaires jaunâtres, en petits pavés juxtaposés. Cette formation est particulièrement remarquable dans le versant Sud du Crêt-Pourri, qu'elle constitue entièrement. On peut y récolter en abondance toutes sortes de fossiles, et, entre autres, de magnifiques ammonites de toutes formes et de toutes tailles, des huîtres, des moules, des bélémnites... un vrai paradis pour le géologue !

Ensuite, on rencontre plus haut, une couche grumeleuse, constituée principalement d'innombrables fossiles, en majorité décalcifiés, de térébratules et de rynchonelles, enrobées dans une roche pulvérulente, et c'est sur ce socle de billes mal agglutinées, que s'élève l'échafaudage massif des grands rochers rouges du rauracien moyen. Cette couche est entièrement fissurée, parcourue par des failles ou des diaclases plus ou moins spacieuses, vides ou garnies de matériaux descendus des couches supérieures avec l'eau d'infiltration. Ces fissurations ont une origine facilement explicable.

Par le seul effet de leur poids sur les couches marneuses, diversement compressibles suivant les endroits, par l'effet aussi, de la légère pente du synclinal, les rochers ont tendance à se disloquer. Dès qu'il existe une fissure, l'eau s'y infiltre, arrive au contact des marnes,



les dissout et les emporte sous forme de limon, ce qui creuse irrégulièrement le soubassement et augmente les causes de dislocation.

Ce phénomène atteint toute son ampleur, au point où le massif se coupe en escarpements abrupts sur les vallées, car à la dissolution des marnes et à leur plus grande facilité d'entraînement par l'eau d'infiltration, vient s'ajouter l'action directe de la pluie, qui sape la couche fossilifère, à la base de la masse rocheuse, et met celle-ci en surplomb instable.

On pourrait croire, en les regardant de loin, que les grands rochers de Très-Bayard, par exemple, constituent un tout. Il n'en est rien, et chacun de ces blocs est en pratique complètement détaché de l'arrière-plan. Un grand nombre sont zébrés de fissures horizontales ou verticales, joints et diaclases, parfois suffisamment larges pour qu'on puisse y circuler.

Suivant en cela l'usage des lieux, nous avons conservé au Club, la dénomination de "lésines", pour les différencier des grottes et des gouffres classiques, toutes ces cavités essentiellement produites par des mouvements de terrain, et pour la formation

desquelles l'eau torrentielle n'a pas provoqué le creusement des galeries.

De temps à autre, un éboulement se produit, plus ou moins important. Tout l'hiver, des pavés fissurés par le gel nocturne, viennent rouler dans les pentes au dégel. Parfois, c'est un gros rocher qui s'abat. En 1954, c'est tout un pan de falaise qui a glissé dans le cirque de Vaucluse, plusieurs centaines de mètres cube de roche. En 1955, à l'ouest de la falaise de Très-Bayard, tout un auvent s'est détaché de la masse, et à creusé, dans la forêt de buis une coulée longue de 300 mètres sur 30 à 40 mètres de largeur. On voit encore très nettement le couloir, et l'ancien emplacement des blocs éboulés, une tache claire sur le fond plus gris... et c'était toujours sous ce surplomb, apparemment solide, que les spéléos, avant de longer les rochers dans les buis épais, s'arrêtaient pour faire une pause !

Plus haut encore, vers le centre et le Nord du plateau, on remarque quelques lambeaux de la couche des calcaires séquaniens, disparus ailleurs. Ils sont, eux aussi, fissurés, et forment des cantons forestiers où on ne peut guère amener des attelages, et où le marcheur distrait risque, pour le moins un entorse, tant les crevasses y sont nombreuses. Ce ne sont pas là des fissures à angles vifs, résultant de l'écartement brutal de deux blocs, mais des coulées de ruissellement, au début diaclases insignifiantes, que l'eau de pluie, et surtout la fonte des neiges, ont patiemment agrandies, en dissolvant la roche.

La profondeur de ces crevasses, presque toujours étroites et garnies de mousse et de terre végétale, dépasse rarement trois mètres. Exceptionnellement, on peut y descendre jusqu'à une profondeur de 10 mètres, pour ne trouver d'ailleurs que des amorces de boyaux minuscules, courant au sommet d'une couche de marnes jaunâtres. Ces excavations sont particulièrement nombreuses et importantes dans la forêt, en deux endroits, du lieu dit La Sablière, près de l'arête nord du cirque à la ruine du Frénois du Milieu, et le long du chemin allant du Frénois d'en Haut à la Pelasse.

Le plateau du Frénois et ses confins à-pic, ne pouvaient être qu'un terrain idéal de prospections souterraines. Bien avant la naissance du Spéléo-Club, bien avant même qu'à Saint-Claude on parle de spéléologie, plusieurs cavités de Très-Bayard et de Vaucluse avaient été visitées.

Un de nos anciens se souvient d'être descendu dans la grotte du Frénois à l'âge de huit ans, et plus tard, Le Groupe de Montagne, qui comprenait la majorité des pionniers du Club actuel, ne manquait pas, tout en s'attaquant aux voies directes et aux variantes des grands rochers, d'aller jeter à l'occasion, un coup d'œil sous terre. On peut dire que, dès 1939, presque toutes les grottes du versant Ouest du Frénois et celles du cirque de Vaucluse étaient repérées, sinon explorées. Par contre, on prospecte toujours en forêt, à la recherche de gouffres, qui ne sont certainement pas tous connus. Parfois, un bûcheron, un forestier ou un chasseur nous en indique un nouveau, et nous recherchons toujours, depuis plus de 17 ans, certain gouffre entrevu pendant la guerre, par un jeune charbonnier, qui travaillait aux environs, un peu en retrait du cirque de Vaucluse. Le puits, enclos à

l'époque par du fil de fer, "fumait", paraît-il en hiver, ce qui indiquerait une belle profondeur, et une relation directe avec un cours d'eau souterrain. Malgré un ratissage soigné du secteur présumé, malgré de multiples questions aux familiers de la forêt, nous n'avons pas encore retrouvé l'orifice de ce trou.

Nous n'adopterons pas cette fois l'ordre chronologique, pour détailler toutes les explorations qui se sont succédées au Frénois et à Vacluse. Ce serait d'ailleurs impossible, car il y a trop de cavités, et il faudrait trop souvent remonter loin dans nos souvenirs. Pour plus de clarté, il est préférable de décrire d'abord les grottes et lésines des rochers de Très-Bayard puis les grottes et lésines du cirque de Vacluse. Les gouffres du plateau proprement dit seront décrits dans un de nos prochains bulletins, avec les cavités de la Combe de Tressus.

Quand, du versant Nord du Mont-Bayard, on observe la longue falaise qui débute au dessus des fermes de Très-Bayard, pour se terminer au Crêt Pourri, on remarque immédiatement, en son centre, trois grands rochers, hauts tous trois d'une centaine de mètres. Immédiatement à l'Est du troisième de ces rochers existe un couloir très abrupt et étroit, qui permet à de bons grimpeurs de gagner le plateau. A mi-hauteur de ce couloir, invisibles de toutes part, s'ouvrent deux cavités d'aspect bien différent, une grotte gouffre à droite, une lésine à gauche.

Les pierres qui dévalent le couloir, presque sans interruption, ont édifié à cet endroit un dos d'âne. Celles qui sont animées d'assez de vitesse franchissent l'obstacle et roulent vers la vallée. Les autres descendent dans l'autre sens et viennent tomber dans le puits vertical, profond de 6 mètres, qui constitue une des entrées de la grotte du Frénois.

L'orifice du puits s'ouvre sur une vaste salle, qui se comble peu à peu des pierrailles venant du couloir. La descente au moyen d'une échelle souple, ou même d'une simple corde lisse, n'offre pas de difficultés, mais il est possible aussi de gagner la salle sans aucun agrès.

On peut enjamber l'entrée du puits, pour suivre une galerie de roche vive descendant à une autre salle allongée, qui communique avec la première, par une diaclase étroite. Cette "boîte aux lettres" verticale est assez impressionnante pour qui ne connaît pas les lieux, car, pendant quelques instants, le sol qui est à portée, semble se dérober. Les pieds battent le vide, à la recherche d'un point d'appui, tandis que le corps après un

coincement, commence à glisser irrésistiblement. C'est un passage qui convient aux personnes minces, et certains spéléos, qui la descendaient sans peine, et la remontaient de même, il y a quelques années, prétendent qu'il se rétrécit un peu tous les ans. Le massif est tellement instable... !

La grande salle, très haute, a ses murailles couvertes de "mondmilch", une couche de concrétions blanches et pâteuses, gorgées d'eau. Au bas se trouve un petit à-pic, qu'on descend par un escalier original, un tronc d'arbre noueux et presque entièrement pourri, mais qui tient toujours en dépit de son âge vénérable, et on se trouve généralement au bord d'une nappe d'eau assez profonde, qu'il faut franchir en opposition, ou longer en s'accrochant aux aspérités. Les murailles, toujours couvertes de mondmilch, sont très glissantes, et il est rare que l'opération ne se termine par un ou plusieurs bains de pieds.

Cette nappe d'eau est assez fantaisiste. Nous l'avons trouvée certains jours, remplissant la galerie, après de longues sécheresses, ce qui fait environ deux mètres d'eau dans les creux les plus profonds. D'autres fois, ce n'est qu'un petit bassin qu'on longe facilement, et certain automne, particulièrement sec, une équipe a été réduite, pour trouver de quoi faire la soupe de midi, de puiser quart par quart l'eau restée dans quelques trous, ceux que les souliers avaient fait dans l'argile du sol au cours de précédentes visites !

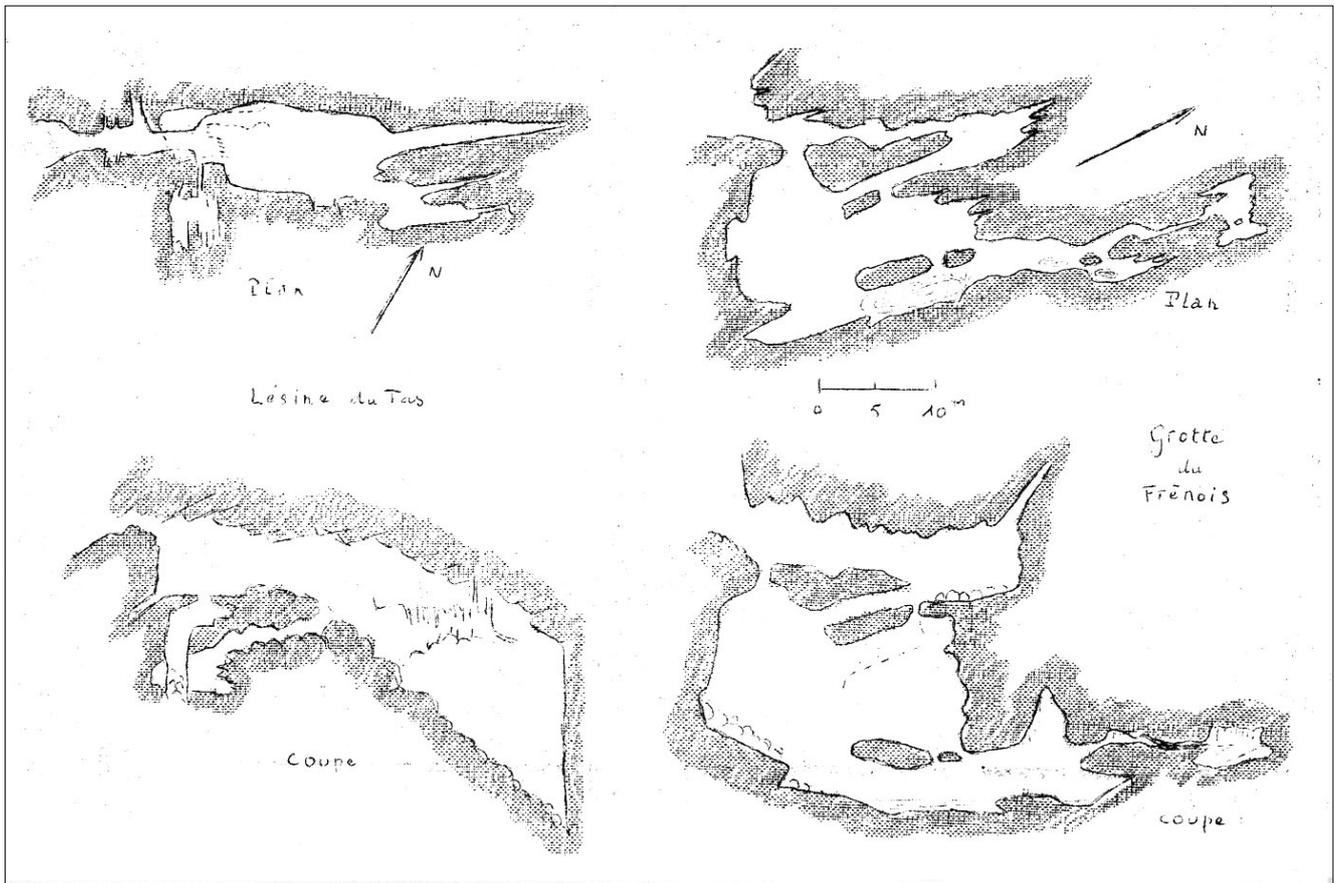
Après ce mauvais pas, la galerie de nouveau sèche arrive à une rotonde bien décorée de stalactites massives, au bout de laquelle on se trouve devant un mur vertical. Un escalade de face, assez facile, sur des marches cependant glissantes, ou encore un détour par des passages inférieurs surmontés d'une cheminée, permettent de gagner l'entrée d'un boyau supérieur, entièrement concrétionné, la "Galerie du Caïman". Dédé a procédé au baptême de cette galerie, en retrouvant dans une coulée de stalagmite du sol, la silhouette grandeur nature, et assez ressemblante (à son avis, du moins ! ) d'un des monstres de l'Afrique équatoriale.

Cette galerie est le début des beaux paysages de la grotte. A son entrée se dresse une "morille" haute de plus d'un mètre, et couverte de délicates coulées blanches. La suite n'a pas été entièrement visitée, qu'après qu'une équipe eût réussi en creusant un puisard, à faire disparaître en grande partie une nappe d'eau stagnante qui remplissait un passage étroit et bas. C'était à l'époque héroïque où on désobstruait les grottes avec des outils de jardinage, et où on montait au Frénois en portant sur le dos une échelle de corde à barreaux de buis, pesant un kilo au mètre. Il y en avait douze mètres d'une seule pièce... !

Maintenant, cette portion de boyau est encore très humide et couverte d'argile semi-liquide. Après un plat ventre de trois mètres, on peut se redresser pour rencontrer un nouvel obstacle, une chatière carrée en pleine roche par laquelle on accède au joyau de la caverne.

Dans les trois petites salles auxquelles la chatière donne accès, il est recommandé de faire attention à ses mouvements, pour respecter la belle floraison de stalactites diaphanes ou laiteuses qui pendent du plafond, la grosse "betterave", qui descend de la voûte et prend racine





dans le sol, des cierges stalagmitiques très minces, et deux statuettes naturelles, "l'homme des cavernes" et la Mémé".

Cette grotte, très ancienne, se termine là, obstruée par l'abondance des coulées de calcite. Seules de profondes cupules, encore nettement visibles à la surface de certaines murailles de roche vive, permettent de se rendre compte de son activité passée. Un torrent d'une grande puissance a parcouru les galeries et les salles, mais en un temps où le massif du Frénois comptait probablement quelques centaines de mètres d'altitude supplémentaires, et où les glaciers n'avaient pas encore emporté l'anticlinal qui occupait l'emplacement de l'actuelle Combe de Tressus, et joignait le plateau du Frénois à la ligne de hauteur des Foules, de la Magnine et des Célarys.

On passerait aisément sans la remarquer, devant l'entrée de la lésine, quand, après être remonté de la grotte, on a regagné le sommet du dos d'âne. Ce n'est qu'une fissure très étroite et montante qui semble sans issue.

Cependant cette fissure, garnie d'onglets et d'épines de pierre qui mettent les combinaisons à rude épreuve, vient s'ouvrir à angle droit sur un couloir large d'un mètre et haut d'une dizaine de mètres, en pleine masse du grand rocher voisin. Vingt mètres plus loin, après un coude, un laminoir permet de se

glisser dans un réseau d'autres diaclases aussi hautes se coupant à angle droit, et venant s'ouvrir à la lumière en immenses baies rectangulaires.

Si on poursuit le couloir principal, on trouve quinze mètres plus loin encore, une autre diaclase longue de quelque 25 mètres qui débute par un à-pic de 20 mètres, puis on arrive à la paroi sur laquelle une fenêtre dominant une verticale de près de 60 mètres, constitue le plus beau des belvédères sur la vallée, du Crêt Pourri au Mont-Bayard.

Quand le soleil donne, les lampes frontales sont presque inutiles dans cette cavité ouverte de partout, et dans laquelle le grand vent souffle et chante. Mais comme dans toutes ces sortes de cavernes, "rien ne tient". Le sol n'est qu'un pont de pierres fracassées, et pour garder l'esprit en paix, il est préférable de ne pas considérer trop attentivement le plafond, où des blocs de plusieurs mètres cube tiennent dans des équilibres sans lois apparentes.

D'autres lésines, aux parcours moins compliqué, mais très importantes elles



aussi, s'ouvrent dans la forêt au dessus des grands rochers, et leurs orifices ressemblent par places à ceux de vrais gouffres. Les roches, corrodées par l'eau de pluie sont moussues et moutonnées. Cependant, un simple coup d'œil dans l'à-pic suffit pour se rendre compte qu'il s'agit en réalité de roche éclatée et de diaclases très longues, que seule l'accumulation de mousses, de branchages, de terre végétale et de pierrailles formant pont empêche de bailler sur toute leur longueur.

La première de ces lésines, dont la petite entrée ronde semble à première vue celle d'un gouffre classique, communique par sa base avec une étroite fenêtre à mi-hauteur d'une paroi de la falaise. Elle n'offre guère que l'attrait sportif d'une descente de 20 mètres à la verticale.

Un peu plus à l'Est et presque à l'aplomb de la grotte, deux autre lésines très voisines ont elles aussi une grande profondeur. L'une vient barrer à son extrémité le sentier de Très-Bayard à la Mainmorte, à quelque 100 mètres du bord de la falaise. Comme la précédente, elles n'ont qu'un attrait purement sportif.

Dans la première, l'explorateur aura la satisfaction de faire une descente de 55 mètres à pic. Mais encore ne faudra-t-il pas descendre et remonter deux fois de suite, surtout à la corde lisse, comme il advint à Mario un jour qu'il explorait cette cavité et qu'il accomplit cette performance pour arracher à l'abîme une lampe à carbure qui avait éprouvé le besoin de faire, pour son compte, une seconde exploration en chute libre.

Dans l'autre, après une descente verticale de 12 mètres, on s'engage dans une pente entre deux murailles nues, sur un tapis de pierres éclatées, descente coupée d'étranglements où souffle un courant d'air tellement violent que pas une lampe à carbure ne peut y restée allumée. Il règne dans cette cavité un froid intense dû semble-t-il à l'évaporation rapide du suintement des murailles sous l'effet du courant d'air, et à la fonte très retardée de la neige qui s'accumule tous les hiver dans les couloirs.

A l'extrémité de la première diaclase, on arrive au bord d'une fissure transversale dont il est impossible d'atteindre le fond. La descente, entre des blocs plus ou moins stables, constitue une épreuve de slalom qui se termine au moment où le coincement entre les parois est inévitable. La remontée est encore plus pénible dans la crainte qu'une brusque traction sur la corde fasse basculer un des blocs où elle s'appuie en porte-à-faux.

On se souviendra longtemps d'un coincement complet dans cette fissure. La

victime n'osait plus faire un mouvement, de peur de déclencher une avalanche ou de glisser encore plus bas, mais s'est cependant dégagée en suivant de sang froid les conseils du chef de cordée qui ne pouvait intervenir autrement qu'en paroles.

"Les lésines, ça ne réserve que des déboires !" assure notre grand chef. Sans être aussi catégorique, il faut reconnaître que leur exploration est décevante, et que, sauf au point de vue géologique, il n'est pas possible d'y faire des observations bien intéressantes. La vie cavernicole en est à peu près absente en raison des courants d'air et de la dessiccation de l'atmosphère. Pour la même raison, les concrétions restent à l'état de pâte jaunâtre et pulvérulente qui couvre la plupart des murailles. Mais s'il pleut, cette pâte devient pour quelque temps un enduit gluant et spongieux.

Enfin, dans cette cavité le danger est partout, aussi bien dans les clefs de voûte qui peuvent choir à tout moment, que dans les blocs du sol qui s'ébranlent et glisse souvent au moindre contact. Ce sont des trous qu'on explore une fois pour l'amour de l'aventure et de l'inconnu, mais on n'est pas tenté d'y revenir. Mieux valent en définitive de vrais gouffres et de vraies grottes, où si l'eau est souvent abondante, on trouve au moins de belles compensations.

Quittons maintenant les rochers de Très-Bayard pour le cirque de Vaucluse. Sur le sommet de la couche argovienne s'ouvrent un certain nombre de cavités, mais celles qui seraient les plus intéressantes à visiter sont inaccessibles... ou du moins n'ont pas encore été atteintes.

Une première grotte vivante (A), s'ouvre au niveau d'un balcon dominé par les gigantesques parois au Sud du cirque. Au fond d'une petite salle moussue, un boyau latéral de roche vive, dans laquelle pointent de nombreuses coquilles fossile, amène un écoulement permanent. Il faudrait pouvoir se transformer en couleuvre pour progresser loin dans ce passage minuscule et raboteux où les plus minces de notre équipe n'ont guère pu avancer que d'une quinzaine de mètres, et où rien ne fait prévoir un élargissement.

Deux autres petites grottes (C et D) s'ouvrent à quelque mètres l'une de l'autre, au centre même du cirque et à peu près à la même altitude que la grotte "A". La première, où l'on rentre par une chatière surbaissée, continue par une diaclase étroite montant à une salle ronde ruisselante de mondmilch, d'où on redescend trempé et couvert d'une boue jaunâtre.

Le parcours de cette grotte est très près de la surface du sol, si près même que des racelles et même de grosses racines de buis apparaissent sur les murs et le plancher. Au premier coup d'œil dans ce trou quand il l'a découvert, le Père Colin qui n'aime pas les serpents, a cru voir dans l'ombre un nœud de vipères grises et s'est empressé de reculer, pour lancer quelques cailloux et juger de la réaction. Celle-ci ne s'étant pas produite, on s'est enfin rendu compte de la nature exacte des vipères présumées... et on a bien rigolé !

C'était d'ailleurs un jour fertile en incidents. Le matin même, l'équipe avait transporté avec mille précautions depuis la rivière jusqu'au milieu des escarpements de la face Sud, un seau d'eau destiné aux lampes à carbure et à la cuisine de midi... pour trouver, à l'heure de la halte, une jolie source inconnue.

Peu après, Dédé avait voulu faire un effort exceptionnel pour gagner, couché dans le ruisseau, quelques mètres dans le boyau étroit de la grotte "A". Il était sorti trempé du col au bout des souliers, mais une heure plus tard, les autres n'avaient plus rien à lui envier, car il fallut descendre du cirque sous l'orage, à travers les fourrés de buis. Ils n'étaient pas beaux à voir les spéléos, en tenue de grotte et casques ruisselants d'argile délayée, si peu rassurant qu'un berger de Vaucluse,

abrité sous un immense parapluie, manifestait un désir évident d'éviter le contact. C'est trempés jusqu'à la chemise que quatre spéléos firent à Saint-Claude, et toujours dans la même tenue, une rentrée peu glorieuse...

La grotte voisine (D), est encore active par intermittence. Comme sa voisine, c'est une diaclase aboutissant à une salle sphérique, très humide et sans issue. Cependant, à mi-parcours, il existe une galerie d'eau siphonnante dont l'écoulement cascade par le porche. Il pourrait être intéressant de vider cette galerie et d'en poursuivre l'exploration, si les dimensions très réduites ne faisaient prévoir beaucoup de travail pour une pénétration probablement assez courte.

Entre ces deux grottes et la grotte "A", une autre cavité (B) aurait certainement un intérêt bien supérieur. Nous l'avons surnommée "l'Inaccessible" et non sans motifs.

Son entrée toute ronde, qui laisse passer en temps de grandes eaux un important écoulement, s'ouvre sur la tranche d'un surplomb, à une hauteur de 12 mètres environ du pied de la falaise. Cependant, comme la cascade a creusé dans l'éboulis une vallée profonde, un mât de 25 mètres atteindrait à peine l'entrée. La corniche qui domine le surplomb est en pente à 70° et bordée de chaque côté par des rochers lisses et presque verticaux. Impossible donc d'aborder ce trou par le dessus.

Une descente au treuil, ou encore une remontée au treuil d'une équipe "inférieure" par une équipe "supérieure" depuis le haut du cirque se heurterait à d'autres obstacles, car les roches du sommet accusent un surplomb encore plus important. L'homme viendrait se balancer à une dizaine de mètres devant le but à atteindre, et cela nécessiterait l'emploi d'un câble long au minimum de 150 mètres avec de multiple relais sur des arêtes dont le frottement pourrait autrement cisailer le filin.

Bref, nous avons laissé ce trou provisoirement, mais nous l'aurons un jour ou l'autre sans même attendre l'emploi en spéléologie de l'hélicoptère ou de la fusée individuelle.

Pourtant, certains habitants de Vaucluse prétendent que la galerie a été explorée au moyen d'une grande échelle, qu'un homme s'y tient facilement debout, et qu'elle mène au "grand lac souterrain" qui existe sous la montagne. C'est là une description habituelle de toutes les grottes qui ont un écoulement, et comme toujours, les explorateurs sont des "anciens" dont personne ne se rappelle les noms.. ! Jusqu'à plus ample informé, on nous

permettra de douter de la réalité de cette "première".

Dans le gigantesque éboulis, sous la paroi Nord, une grotte dite boyau "Gallat" (E), du nom de son inventeur qui avait pu y progresser d'une vingtaine de mètres, est aujourd'hui impénétrable à la suite d'un glissement de terrain.

Plus haut, en pleine roche, se voient plusieurs exurgences qui sont les sources de la rivière "l'Abîme". Une seule est pénétrable, la plus occidentale, et les tentatives pour l'atteindre n'ont jusqu'à présent pas eu de succès. Du bas des rochers, l'accès est radicalement impossible, la paroi haute de 30 mètres étant en surplomb, passablement fissurée et balayée par la cascade. Du sommet et de la droite, même impossibilité parce que le boyau s'ouvre immédiatement sous un surplomb de 10 mètres de largeur. Par la gauche, il semble exister un passage, mais dans la paroi croulante où pas une pierre ne tient, et c'est pour parvenir après une varappe folle à une paroi à-pic de roche pourrie. A cet endroit, on se trouve très près de l'entrée, et se sera probablement l'itinéraire à venir. Il semble d'ailleurs possible d'éviter la dangereuse traversée par une longue descente à l'échelle. Une belle "première" en perspective, un jour où la cataracte issue de la grotte ne coulera pas trop !

Enfin, tout à l'extrémité Nord des rochers de Vaucluse, on dénombre encore deux autres cavités, une grotte et une lésine. La grotte, que nous avons baptisée grotte du Tas à cause du gros tas d'argile de décalcification qui en occupe le centre, n'est qu'un gros auvent à la voûte garnie de belles lames d'érosion. Cette grotte offre une particularité bien curieuse. Quand on observe la falaise à son aplomb, on remarque une dépression allant jusqu'au sommet des rochers et qui semble être un gouffre fendu par le milieu, dans le sens vertical. En fait, c'est bien de cela qu'il s'agit. La grotte devait être, dans des temps très anciens, la première salle d'un puits vertical de quelque 30 mètres qui a été ouvert en deux par les effondrements de la paroi. Les lames d'érosion dénotent le passage en conduite forcée d'un courant ascendant venu du fond, et cette eau devait se déverser par un orifice supérieur, comme le fait se produit encore de nos jours au Trou des Gangônes par exemple ou au Trou de l'Abîme. Il ne reste aujourd'hui à la grotte du Tas, de son activité passée, qu'une toute petite source alimentée par des infiltrations et coulant goutte à goutte entre deux strates.

Devant le porche, une combe de 100 mètres sur 30, avec de nombreux et gros blocs restés en équilibre sur l'arête dominant la vallée, traduit encore très bien l'ampleur du glissement de terrain qui s'est produit à une lointaine époque.

Il est vraisemblable que le courant qui alimentait ce réseau devenu fossile est celui, bien diminué, qui ressort actuellement à la source de l'Abîme, la grotte sous auvent située dans la même strate géologique, mais à une trentaine de mètres de dénivellation, suivant le synclinal. La distance entre les deux orifices ne dépasse pas 200 mètres en ligne droite. On pourrait donc espérer, en débarrassant le fond de la grotte du Tas, recouper quelque galerie donnant accès au cours amont des exurgences actuelles. Voilà du travail pour les années à venir.

La lésine, comme toutes les cavités de cette sorte, offre à son début un couloir sinueux et pénible entre des blocs disjoints. Un peu plus loin, on arrive au bord d'un à-pic de 6 mètres qu'on peut descendre facilement, soit à l'échelle, soit à la corde et on prend pied au fond d'une diaclase entre deux parois massives. De part et d'autre du passage, d'autres diaclases ont donné des salles de petites dimensions, si on peut nommer salles ces espaces anguleux dont on a peur d'ébranler les murs et le toit. Le passage débouche ensuite dans une grande salle aux murailles disloquées. Le sol, sur une cinquantaine de

mètres, est un pont de blocs énormes couvrant d'autres couloirs à demi plein de pierrailles.

Vers le milieu de la salle, toute une dalle à 60° coupe la cavité dans le sens de la longueur. A gauche, il est possible, en se glissant entre cette dalle et le mur couvert de mondilch, de descendre jusqu'à une profondeur de 50 mètres sous l'entrée. Sur la droite, la dalle a retenu tout un éboulis instable, où jamais on ne s'attendrait à faire une découverte intéressante. Pourtant, c'est là que nous avons trouvé une des plus belles salles concrétionnées du sous-sol san-claudien.

Après avoir gravi sur la pointe des pieds un escalier croulant, on arrive dans un diverticule long de dix mètres, large de 1,5 mètre, entièrement tapissé de délicates coulées dorées. Des stalagmites montent du sol, et de la voûte pendent de fines draperies bordées de "dents de loup", entremêlées de stalactites laiteuses. La lésine du Tas rachète un peu les autres.

Sans commettre de vandalisme, il est possible dans cette salle de constituer une collection de cristaux, car le plafond étant instable, les légers mouvements des blocs détachent de temps à autre des concrétions dont les débris viennent joncher le sol. Cependant, la calcification est très rapide et les fissurations sont colmatées en peu de temps, ce qui fait qu'en dépit de ces destructions, la petite salle conserve sa beauté.

Signalons encore pour mémoire une autre lésine qui s'ouvre perpendiculairement au cours de la rivière, sous l'agglomération de Vaucluse. Elle débute par une haute fissure, large à son entrée d'un mètre environ, qui se rétrécit rapidement. Cette lésine, aux parois complètement disloquées est pratiquement inexplorable pour des non candidats au suicide, et son intérêt est d'ailleurs nul.

## □ PREHISTOIRE SUR LE HAUT-JURA

L'année 1966 a été marquée par d'intéressantes découvertes, celles d'objets préhistoriques aux environs immédiats de Saint-Claude, et à des altitudes inhabituelles dans la région.

Depuis très longtemps des membres de notre club se préoccupaient de cette recherche qui jusqu'à présent n'avait pratiquement pas donné de résultats. Les grottes qui auraient pu servir d'habitation sont en effet en nombre infime dans le Haut-Jura. En très grande majorité, nos cavernes sont trop exigües et accidentées, et celles dont les couloirs présentent un espace vital

acceptable sont bien trop actives et souvent inondées, ou totalement asséchées et loin des points d'eau.

Beaucoup de terrains proches des sources ou de rivières, et bien orientés qui auraient pu servir de lieu de campement à nos ancêtres, beaucoup d'auvents bien situés avaient été prospectés inutilement. Nous étions bien près de nous décourager et d'admettre qu'aux temps préhistoriques, les hautes vallées de la Bienne et de ses affluents étaient inhabités. Nous avons eu, il est vrai en compensation, la joie de découvrir et de relever de nombreuses gravures magiques, mais datant tout au plus du Moyen-Age, autant dire d'hier.

La seule trouvaille à signaler était celle en, 1949, sur un chemin proche de Larrivoire, d'un silex gris étranger au lieu. Ce caillou, ne présentant que des traces douteuses de travail humain, avait tiré par hasard une gerbe d'étincelles des clous de souliers d'un spéléo. Une recherche à la surface des pierriers environnants n'avait pas donné de résultats, ainsi qu'il fallait un peu s'y attendre, car il est probable que ce silex, entraîné par l'eau ou les passants, avait parcouru un certain trajet avant d'échouer là où nous l'avions ramassé.

Au départ, nous disposions de quelques informations, les unes certaines, les autres très sujettes à cautions. Parmi les premières, nous citerons la découverte par des collègues genevois d'un gisement moustérien, probablement un campement saisonnier de chasseurs, vers le sommet de Grand Crêt d'Eau, la découverte dans une grotte du canton de Moirans de burins magdaléniens, et l'existence d'un important gisement moustérien aux environs de Maisod, sans compter les stations néolithiques de Clairvaux et de Chalain, uniques en France. Des tessons de poteries d'âge incertain avaient été également signalés par nos collègues du G.S. Jurassiens dans diverses grottes du canton de Clairvaux.

Enfin, en 1965, un de nos camarade du Spéléo-Club de la Seine, rencontré dans un Congrès, nous avait confié que, pendant une villégiature dans la vallée de la Valserine, il avait remarqué des éclats de silex et des polissoirs devant ce qui avait paru être une grotte obstruée, et nous avait donné les coordonnées du lieu prises sur l'ancienne carte d'Etat Major.

Les recherches à l'endroit indiqué n'ont pas donné de résultats, mais il est probable que ce gisement existe. Notre ami l'a vu et sait de quoi il parle. L'imprécision de l'ancienne carte E.M. au 1/50000 est sans doute cause d'une erreur topographique, et cette affaire est à suivre.

Plus douteuse est la rumeur concernant la découverte, il y a une vingtaine d'années, sur une des parcelles du lotissement de Serger, d'une pointe de flèche et d'une dent d'ours percée. Nous n'avons jamais pu identifier l'auteur de la trouvaille, ni le détenteur des objets. Le sol de Serger est bien "truffé" de silex gris, qui sont les débris d'un banc naturel qu'on retrouve intact sous forme de gros rognons sphériques, dans la paroi derrière les nouveaux réservoirs d'eau de Saint-Claude, et au pied du rocher de Chaffardon. Aucun des nombreux éclats examinés ne porte de traces évidentes de retouches dues à la main de l'homme.

Entre les vallées de l'Ain à l'Ouest et de la Valserine à l'Est, aucun indice n'était donc venu attester la présence, avant les temps historiques d'un peuplement quelconque du dernier plateau. Ni silex, ni bronze, ni sépulture, car c'est sans plus de succès que nos chercheurs avaient prospecté les environs à la recherche d'un tumulus qui ne soit pas un "murger", un vulgaire tas de pierres retirées au cours des âges d'un sol ingrat pour tenter de le rendre cultivable, et accumulées par des générations de faucheurs et de laboureurs sur des coins de parcelles particulièrement stériles.

A plusieurs reprises, nous avons fait voir à des exploitants des outils de silex provenant d'autres régions, en leur demandant s'ils n'en auraient pas remarqué de semblables sur leurs terrains.

C'est ainsi qu'averti par nos soins de l'existence possible de vestiges préhistoriques, et invité à nous communiquer ce qu'il pourrait trouver, un cultivateur de nos amis a fait un jour à un de nos membres actifs, la surprise de lui apporter un éclat, à vrai dire assez douteux, mais quelque temps après, deux autres silex indiscutablement taillés et retouchés. C'était la "trouvaille", quia été aussitôt exploitée.

De l'outillage a été recueilli en une dizaine d'endroits différents du même massif. Il appartient semble-t-il au moins à deux civilisations différentes qui, par endroit se sont superposées. Parmi la cinquantaine d'outils récoltés, par notre ami principalement, on relève un certain nombre de grattoirs paléolithiques. D'autres sont plus récents. Il s'agit de grattoirs, de poinçons, de pointes de flèches, taillés avec beaucoup de finesse et qui semblent se rattacher aux débuts du Néolithique. On relève aussi, surtout de cette dernière époque, des "nuclei" que des artisans ont rejetés après en avoir détaché tous les éclats utilisables. La datation exacte de ces vestiges est presque impossible, pour le moment du moins, car ils ont été trouvés en plein champ, dans des terres labourées un nombre incalculable de fois depuis les débuts de la culture dans la région.

Dans le sol d'une caverne ou encore sous un auvent, ou même dans des sols alluvionnaires intacts, les dépôts successifs se superposent en strates, en séparant nettement les divers gisements. On trouve avec les témoins de l'industrie humaine, des ossements de gibiers caractéristiques d'une époque donnée, ou encore des foyers dont le carbone 14 permet de déterminer l'âge. Ce n'est pas le cas ici.

Les gisements ont été bouleversés par les charrues et le passage des troupeaux, leur stratification est mélangée et on ne peut se baser que sur la technique de taille. Nous dirons sous toutes réserves que l'outillage le plus ancien peut dater de plus de 15000 ans, et que le plus récent de quelque 6 à 8000 ans.

Qui étaient ces hommes ? Autant qu'on puisse en juger, les plus anciens devaient être des chasseurs venant peut-être, à la belle saison, de campements situés plus bas dans les vallées pour suivre en altitude les migrations du gibier. La faible quantité, et le peu de diversité de l'outillage recueilli jusqu'à

présent ne semble pas dénoter d'installations de bien longue durée.

Quant à la population la plus récente, elle pourrait avoir eu d'autres occupations que la chasse, la confection des poteries par exemple, mais aucune affirmation n'est encore possible en l'état actuel des prospections qui donneront certainement encore des surprises.

La préhistoire, dirons-nous, c'est un peu comme les morilles. Il faut trouver le premier exemplaire, les autres suivent. On pourrait le croire, car peu après que ces premières trouvailles nous aient été signalées, deux des membres actifs du Club connaissaient à leur tour l'émotion de la découverte en deux autres endroits du canton, loin des premiers sites.

Ce n'est encore qu'un début. Il nous resterait maintenant à découvrir, pour continuer la lignée, des témoins de la protohistoire, la période de 1000 à 2000 ans immédiatement antérieure à la "civilisation" forcée de la Gaule par les armes romaines, et des témoins de l'époque des invasions barbares. Ces âges du bronze et du fer ont laissé des traces dans la vallée de l'Ain, mais peut-être en ces temps où la chasse n'était plus le seul moyen d'existence, le Haut-Jura était-il retourné à son isolement.

Spécifions que, pour satisfaire au vœu de la loi, nous ne travaillons pas clandestinement, et que Monsieur le Directeur Régional de la Circonscription Archéologique est fidèlement tenu au courant de ces prospections et de leurs résultats.

Nous reproduisons ci-dessous, avec toute la précision que peut donner un tirage à la ronéo le dessin grandeur nature de quelques uns des silex les plus caractéristiques, classés en I, II et III suivant les sites des découvertes, que nous préférons ne pas divulguer. La recherche n'est encore qu'à ces débuts, et il faut bien spécifier qu'en pareil cas la soustraction, par un étranger aux prospections, d'un seul silex ou d'un fragment de poterie peut fausser complètement les données du problème si, par un malheureux hasard, l'objet est unique et caractéristique d'une époque déterminée.

